

anti-manuel

QU'EST-CE QU'UN « BON » PARENT ? UNE « BONNE » ÉDUCATION ? CES QUESTIONS

d'éducation

NOUS HANTENT : AVANT, ON DEVENAIT PARENT SUR LE TAS ; AUJOURD'HUI,

l'enfance révélée par les sciences

C'EST UN DUR MÉTIER. HEUREUSEMENT, LES NOUVELLES SCIENCES DU DÉVELOPPEMENT DE

alison gopnik

L'ENFANT ONT ENFIN TROUVÉ LA SEULE VRAIE BONNE MÉTHODE : IL N'Y EN A PAS !



anti-manuel
d'éducation

Couverture: Bianca Gumbrecht/Lunapark
Mise en pages: Henri-François Serres Cousiné
Relecture: Claude Marchandot

Titre original: *The Gardener and the Carpenter. What the new sciences of child development tells us about the relationship between parents and children*, New York, Farrar, Straus & Giroux
978-0-374-22970-2

© Alison Gopnik, 2016
Tous droits réservés.

Pour la traduction française © Éditions Le Pommier, 2017
ISBN : 978-2-7465-1694-6
170 bis, boulevard du Montparnasse 75014 Paris
www.editions-lepommier.fr

anti-manuel
d'éducation
L'enfance révélée
par les sciences
alison gopnik

traduction de mirabelle ordinaire

Ouvrage traduit avec le soutien du Centre national du livre



[ESSAIS LE POMMIER!]

*Pour Pa Boot
Et Augustus, Georgiana, et Atticus,
mes amours de vieillesse*

Introduction

LES PARADOXES DES PARENTS

Pourquoi être parent ? S'occuper d'enfants est certes une activité contraignante et épuisante, mais, pour la plupart d'entre nous, c'est aussi profondément gratifiant. Pourquoi ? Qu'est-ce qui fait que cela en vaut la peine ?

On entend souvent répondre, notamment par les pères et les mères de la classe moyenne d'aujourd'hui, que si l'on est parent, c'est pour faire quelque chose qui s'appelle le *parenting**. *To parent* (littéralement, « parenter ») est un verbe d'action orienté vers un but ; il décrit un travail, un genre de métier. Le but est d'arriver à faire de son enfant un adulte meilleur, plus heureux, ou qui réussit mieux – mieux que si on ne l'avait pas éduqué, ou (mais ça on ne le dit que tout bas)

* NdT. Selon le dictionnaire de l'université de Cambridge, *parenting* désigne non seulement le fait d'éduquer et de s'occuper des enfants, mais également les responsabilités et les activités à mener que cela implique. C'est un néologisme américain vieux de quelques décennies qui désigne aussi, par extension, le modèle actuel d'éducation et les normes, prescriptives, qu'il implique pour les parents, les professeurs et toutes les personnes qui sont amenées à s'occuper des enfants. De fait, aujourd'hui, « être parent » s'apparenterait à un véritable métier, avec ses méthodes et ses compétences, et surtout avec un objectif bien précis : façonner le bon type d'adulte, c'est-à-dire celui qui réussira selon les critères actuels. Il n'existe pas d'équivalent littéral en français qui soit autant chargé de sens. Aussi avons-nous décidé d'oser le néologisme.

mieux que les enfants du voisin. Le bon *parenting* produira le bon type d'enfant, qui, à son tour, deviendra le bon type d'adulte.

Bien sûr, on utilise parfois simplement l'expression *parenting* pour décrire ce que font concrètement les parents. Mais, la plupart du temps, et particulièrement aujourd'hui, *parenting* désigne ce que les parents *devraient* faire. Dans ce livre, je montrerai que ce modèle normatif du *parenting* est fondamentalement erroné, d'un point de vue scientifique, philosophique et politique autant que personnel, dans la mesure où il ne nous permet pas de comprendre comment les parents et les enfants pensent et se comportent réellement, ni comment ils devraient penser et se comporter. En réalité, au lieu d'améliorer la vie des enfants et des parents, le modèle du *parenting* l'a, au contraire, rendue pire.

Ce modèle, séduisant, est tellement répandu qu'il peut donner l'impression d'aller de soi, d'être aussi irrécusable qu'évident. Mais si les parents, dont fait assurément partie la mère de famille qui écrit cet ouvrage, se sentent attirés par ce modèle, ils sentent aussi, souvent sans parvenir à le formuler clairement, qu'il y a là quelque chose qui ne va pas¹. Nous nous faisons du souci parce que nos enfants n'ont pas d'assez bonnes notes à l'école, autant que parce qu'ils souffrent de la pression que nous leur mettons pour qu'ils réussissent. Nous comparons nos enfants à ceux de nos amis, et nous nous sentons méprisables de faire cette comparaison. Nous cliquons sur le dernier grand titre qui encense ou détruit la nouvelle règle de *parenting* à la mode pour dire ensuite, un peu trop fort peut-être, qu'au bout du compte, nous allons simplement suivre notre instinct.

Travailler en vue d'obtenir un certain résultat est, sans conteste, une bonne méthode pour réussir dans nombre d'activités humaines essentielles. Cela vaut pour les menuisiers, les écrivains ou les hommes d'affaires. Un bon menuisier, un bon écrivain ou un bon PDG se reconnaît à la qualité de ses chaises, de ses livres, ou de ses résultats financiers. Le modèle du *parenting* suit cette même logique. Un parent serait un genre de menuisier, dont le but ne serait pas de façonner un produit bien identifié, comme une chaise, mais un type de personne particulier.

Dans le monde du travail, l'expertise est un gage de réussite. Ce que promet le modèle du *parenting*, c'est qu'il existe un ensemble de techniques, et un savoir-faire particulier, que les parents peuvent acquérir pour atteindre leur but : façonner la vie de leurs enfants. Une industrie considérable s'est développée, qui entend précisément fournir ce savoir-faire. Sur Amazon, près de 60000 livres sont disponibles dans la section « *parenting* » et, dans la plupart des titres, la formule « Comment faire pour » apparaît.

Certes, beaucoup de ces modes d'emploi se contentent de prodiguer des conseils pratiques aux parents. Mais bien plus nombreux sont ceux qui promettent aux parents qu'ils pourront réellement influencer sur la façon dont leurs enfants évoluent, s'ils savent user des bonnes techniques.

L'idée qu'il existerait un *parenting* modèle ne se trouve pas uniquement dans ce type d'ouvrages. Elle influence aussi la façon dont les gens conçoivent le développement de l'enfant en général. Je suis psychologue, spécialiste du développement : j'essaie de comprendre ce qui se passe dans la tête des enfants, et pourquoi cela se passe ainsi. Et pratiquement toutes

les personnes qui m'ont interviewée sur la science de l'enfance m'ont posé des questions sur ce que les parents devraient faire, sur les effets à long terme qu'auraient leurs actions.

Cette conception du *parenting* est une source majeure de soucis pour les parents, notamment pour les mères : elle contribue à nourrir l'éternelle « guerre des mères » (*mommy wars*). Si l'on accepte l'idée que le *parenting* est un genre de travail, il faut en effet choisir entre celui-ci et les autres (comme, par exemple, sa profession). Ainsi, les mères sont constamment tiraillées. Lorsqu'il s'agit de déterminer si l'on peut réussir à la fois en tant que parent et professionnellement, elles adoptent une posture défensive, se sentant obligées de minorer l'importance de la maternité ou de renoncer à leur carrière. Mais ce même dilemme affecte aussi les pères, d'autant plus intensément que l'on en parle moins.

En conséquence, on observe une tendance inverse, qui consiste à dévaluer l'importance d'être parent ; en témoignent les nombreuses autobiographies désabusées de femmes qui confessent, un peu gênées, leurs ambiguïtés vis-à-vis de la maternité. Après tout, si être parent est un travail dont le but est de créer des adultes qui réussissent, c'est assez peu gratifiant : pas de 35 heures, aucun salaire ni avantages, et des charges très lourdes à assumer. D'autant plus que, pendant vingt ans, on ne sait absolument pas si l'on a réussi ou pas, ce qui, en soi, rend déjà ce travail suffisamment angoissant et culpabilisant. Mais alors, si être parent n'est pas un travail, pourquoi le faisons-nous ? Si le but n'est pas de créer un type particulier d'adultes, quel est-il ?

Je fais moi-même partie de ces parents anxieux de la classe moyenne qui travaillent, et, toute ma vie, j'ai été à la fois attirée

et rebutée par le modèle du *parenting*. Mes trois fils sont grands, plutôt heureux, réussissent leur vie, et commencent à avoir eux-mêmes des enfants. Mais je me surprends à évaluer constamment ma part de responsabilité – ou serait-ce plutôt de mérite? – dans les hauts et les bas de leur vie. Le fait d’avoir accompagné mon plus jeune fils tous les jours à l’école lorsqu’il avait huit ans fait-il de moi une mère poule? Ai-je été négligente de ne plus le faire à partir de ses neuf ans? J’ai voulu que mes enfants suivent leur propre voie et découvrent leur propre talent. Mais aurais-je dû insister pour que mon fils aîné reste à l’université jusqu’à l’obtention de son diplôme, plutôt que de le laisser essayer de devenir musicien? J’étais persuadée – et je le suis toujours – que les bonnes écoles publiques sont ce qu’il y a de mieux pour les enfants. Mais aurais-je dû envoyer mes deux fils aînés, malheureux dans leur lycée public, dans une bonne école privée, chic, comme je l’ai fait pour mon troisième fils? Aurais-je dû forcer mon plus jeune fils à éteindre l’ordinateur et à lire, ou aurais-je dû le laisser devenir expert en encodage? Comment aurais-je pu m’assurer que mon deuxième fils «surdoué» ait à la fois beaucoup de temps libre pour jouer, fasse ses devoirs, et prenne aussi quelques cours de mathématiques avancés et de danse classique? Et, question encore plus difficile... J’ai divorcé lorsque mon plus jeune fils terminait le lycée. Aurais-je dû le faire plus tôt, ou plus tard, ou pas du tout?

Mon savoir-faire professionnel et mes connaissances sur le développement ne m’aident pas plus que les autres à répondre à ces questions. Mais, lorsque je considère les presque quarante années que j’ai passées à être parent, il me semble que la meilleure réponse que je puisse y apporter, c’est qu’en réalité ce sont là de mauvaises questions à se poser.

Réfléchir à sa propre expérience de parent peut nous faire douter de ce qu'est le *parenting*. Mais penser aux autres parents et aux autres enfants ne rend pas le modèle plus satisfaisant. Après tout, les membres de ma génération, ces riches baby-boomers volontiers couvés, ne valent pas mieux que leurs parents issus de la « Génération grandiose* », qui ont grandi dans la misère de la dépression et de la guerre. Tout le monde connaît des gens qui ont eu une enfance terrible et qui sont devenus des adultes merveilleux et des parents aimants, et de bons parents qui se retrouvent avec des enfants tragiquement malheureux.

C'est lorsque l'on pense aux parents d'enfants qui ne deviendront jamais adultes que l'on peut opposer la plus signifiante et la plus vive des réactions au modèle du *parenting*. En 2001, Emily Rapp a écrit un article profondément émouvant, et qui fut largement diffusé, à propos de son fils, Ronan, dont elle savait qu'il mourrait de la maladie de Tay-Sachs avant ses trois ans². Cela n'influait aucunement sur l'intensité de l'amour qu'elle lui portait. Son fils ne deviendrait jamais adulte ; pourtant, nous sentons qu'Emily Rapp, et d'autres pères et mères comme elle, offrent un exemple des plus forts qui soient de ce qu'être parent signifie.

Est-il important de comprendre pourquoi cela vaut la peine d'être parent ? Il n'y a guère souvent que la section « Style de vie » et les blogs de mamans pour se préoccuper des parents et des enfants. Mais je soutiendrai dans cet ouvrage que ces inquiétudes communes touchent, en réalité, à d'authentiques et profonds aspects de la condition humaine : ces tensions sont

* NdT. *The Greatest Generation* désigne, aux États-Unis, la génération née entre 1910 et 1925, qui a grandi sous la Grande Dépression et combattu pendant la Seconde Guerre mondiale ou contribué matériellement à l'effort de guerre.

inhérentes à ce que nous sommes, en tant qu'êtres humains. D'un point de vue biologique, l'enfance humaine, cette période exceptionnellement longue pendant laquelle nous sommes entièrement sans défense, et, par conséquent, l'énorme investissement que nous consacrons aux enfants, constituent une part cruciale de ce qui fait de nous des êtres humains. Quel est le but de cet investissement ? Pourquoi a-t-il évolué ainsi ?

Comprendre pourquoi cela vaut la peine d'être parent n'est pas seulement une question personnelle ou biologique, c'est aussi une question sociale et politique. S'occuper des enfants n'a jamais été, de toute l'histoire humaine, le rôle exclusif des mères et des pères biologiques. Depuis toujours, c'est un projet qui occupe une place centrale dans toutes les communautés humaines. Et c'est encore le cas aujourd'hui. La scolarisation, par exemple, n'est qu'une conception élargie de ce qu'implique le fait de s'occuper des enfants.

Tout comme les autres institutions sociales, la façon dont nous nous occupons des enfants a changé par le passé et continuera de changer à l'avenir. Si nous voulons prendre de bonnes décisions en ce qui concerne ces changements, nous devons d'abord réfléchir activement à ce que s'occuper des enfants signifie concrètement. À quoi devrait ressembler l'école maternelle ? Comment pouvons-nous réformer les écoles publiques ? Qui devrait prendre les décisions concernant le bien-être d'un enfant ? Comment devrions-nous aborder les nouvelles technologies ? S'occuper des enfants est une question politique autant que scientifique et personnelle : les mêmes tensions et paradoxes se manifestent à petite et à grande échelle.

Il doit exister un moyen de construire une réflexion sur les enfants qui aille au-delà des modes d'emploi et des

autobiographies désabusées. La vision à long terme que nous offrent les sciences et la philosophie peut nous y aider. Mais je suis récemment devenue grand-mère, et ce statut fournit peut-être un point de vue meilleur encore. Le fait d'être grand-mère (*grandmothering*) permet de prendre du recul, d'être plus compatissant envers les erreurs et les succès de la jeune mère que l'on a été (qui n'arrivait alors pas à faire la part des choses), comme envers les difficultés de ses propres enfants.

Ce livre sera donc l'ouvrage d'une grand-mère autant que d'une scientifique et d'une philosophe – une *bubbe*, aurait dit ma grand-mère juive en yiddish. Mais une *bubbe* à Berkeley, une grand-mère qui gère un laboratoire de sciences cognitives et qui écrit des articles de philosophie quand elle n'est pas occupée à raconter des histoires sur le bon vieux temps ou à préparer des crêpes aux myrtilles. Les grands-mères scientifiques et philosophes n'ont pas été légion jusqu'à présent; combiner les deux points de vue nous aidera peut-être à comprendre la valeur de ce que c'est qu'être parent sans se cantonner à l'unique modèle du *parenting* que l'on nous propose aujourd'hui.

Du modèle à l'expérience

Si le *parenting* n'est pas un bon modèle, quel est donc le bon? «Être parent» (*parent*) n'est pas un verbe, ni une forme de travail. Cela ne consiste pas et ne devrait pas consister à sculpter un enfant pour qu'il prenne la forme d'un certain type d'adulte. Être parent – prendre soin d'un enfant –, c'est prendre part à une relation humaine profonde et unique; c'est s'engager dans un amour d'un genre particulier. Il est pour nous essentiel de travailler; nous ne pourrions pas faire sans.

Et, comme Freud et Elvis l'ont tous deux remarqué, du moins de manière apocryphe, le travail *et* l'amour sont les deux choses qui font que la vie vaut la peine d'être vécue.

L'amour particulier qui accompagne les soins prodigués aux enfants ne concerne pas uniquement les mères et les pères biologiques: il inclut toutes les personnes que les universitaires désignent comme les *caregivers* («ceux qui prennent soin des enfants»), et que les Britanniques nomment plus élégamment *carers*. C'est une forme d'amour qui n'est pas limitée aux parents biologiques, et qui fait donc potentiellement partie de notre vie à tous.

Nous faisons la différence entre les relations que nous pouvons entretenir au travail et les autres, les autres genres d'amour. Être la femme de quelqu'un ne signifie pas que l'on «femme» (*wifing*) son mari; être l'ami de quelqu'un ce n'est pas «amitier» une personne (*to friend*), même sur Facebook, et nous ne «bébéons» (*to child*) pas nos pères et nos mères. Pourtant ces relations définissent qui nous sommes, de façon essentielle. Toute personne qui mène une vie pleinement épanouissante est immergée dans ces liens sociaux. Et ce n'est pas seulement une vérité philosophique sur les êtres humains; c'est une vérité profondément ancrée dans notre être biologique même.

Parler d'amour, et particulièrement de l'amour des parents pour leurs enfants, peut nous paraître sentimental et fleur bleue, simple et évident. Mais, comme toutes les relations humaines, l'amour pour les enfants fait partie intégrante de nos vies – omniprésent, inévitable, en arrière-plan de tout ce que nous entreprenons –, tout en étant incroyablement compliqué et changeant, voire paradoxal.

Nous pouvons aspirer à mieux aimer sans considérer que l'amour soit un genre de travail. Nous pouvons déclarer que nous faisons beaucoup d'effort pour être une bonne épouse ou un bon époux, et qu'il est important pour nous d'être un bon ami ou un meilleur enfant. Mais je n'évaluerais pas la réussite de mon mariage en fonction de l'amélioration ou non du caractère de mon mari depuis que nous nous sommes mariés. Je n'évaluerais pas la qualité d'une amitié de longue date selon que mon amie est plus heureuse ou réussit mieux depuis que nous nous sommes rencontrées – de fait, nous savons tous que c'est dans les moments difficiles que les amitiés se révèlent vraiment. Et pourtant, d'après le modèle du *parenting*, c'est précisément à partir de tels critères, implicites, que nos qualités de parents peuvent, et même doivent, être jugées : en fonction de l'enfant que l'on crée.

Si être parent, notamment de jeunes enfants, constitue un type de travail peu gratifiant, c'est une forme d'amour assez incroyable, du moins pour la plupart d'entre nous. L'amour que nous ressentons pour nos jeunes enfants et celui qu'ils ressentent pour nous sont à la fois inconditionnels et intimes, moralement profonds et sensuellement immédiats. Pour les parents, les récompenses les plus importantes ne sont pas les notes ou les trophées des enfants – ni même leur diplôme de fin d'études universitaires ou leur mariage. Celles-ci proviennent de la joie, physique et psychologique, que l'on ressent à chaque instant passé avec cet enfant en particulier, et de celle que ressent cet enfant à chaque instant passé avec nous.

L'amour n'a pas d'objectifs, de points de référence ou de schémas, mais il a un but. Il ne s'agit pas de changer les personnes que nous aimons mais de leur donner ce dont elles

ont besoin pour s'épanouir. Le but de l'amour, ce n'est pas de façonner la destinée de ceux que l'on aime, mais de les aider à trouver celle qui leur est propre. Il ne s'agit pas de leur montrer le chemin, mais de les aider à trouver le leur, même si celui qu'ils empruntent n'est pas celui que nous aurions choisi pour nous-mêmes, ni pour eux.

Lorsque l'on aime un enfant, en particulier, l'objectif est en effet de donner à ces jeunes êtres humains sans défense un environnement riche, sûr et stable : un environnement au sein duquel des variations, des innovations et des nouveautés peuvent se développer. C'est une vérité qui vaut sur les plans biologique et évolutionniste, autant que personnel et politique. Aimer les enfants ne leur assigne pas une destination, mais leur donne de quoi subsister pendant le trajet.

Paradoxes

Ainsi donc, être parent se résumerait tout simplement à aimer son enfant. Sauf que l'amour n'est jamais simple. Beaucoup de choses ont été pensées, dites, écrites, chantées et parfois criées sur les paradoxes, les complexités, la folie propre à l'amour érotique. Notre amour pour les enfants est tout aussi intense, paradoxal et complexe ; il est tout aussi sujet que l'amour érotique à une forme de folie. Mais les discussions concernant les relations entre parents et enfants, entre parents et jeunes enfants notamment, restent presque exclusivement confinées aux modes d'emploi et aux autobiographies.

Dans cet ouvrage, je me concentrerai sur deux types de paradoxes : ceux de l'amour et ceux de l'apprentissage. Ces paradoxes sont inscrits dans la nature évolutive même de

l'enfance; or le modèle du *parenting* n'est pas adapté pour y faire face. Il suffit de réfléchir à l'enfance, de façon scientifique et personnelle, pour s'en rendre compte. Les recherches scientifiques les plus récentes permettent d'ailleurs de mettre en évidence ces paradoxes de manière particulièrement intéressante.

Ces questions ne sont pas abstraites; elles sont loin d'être uniquement scientifiques et philosophiques. Elles se posent au quotidien, à travers les tensions et les dilemmes qui minent la vie des parents. Et elles sont au cœur de difficiles débats, d'ordre moral et politique, qui surgissent dès que nous essayons de prendre soin des enfants en société.

Les paradoxes de l'amour

Le premier dilemme provient de la tension entre dépendance et indépendance. Les parents et ceux qui s'occupent des enfants doivent assumer l'entière responsabilité de la plus dépendante des créatures: le bébé humain. Et ils doivent encore transformer cette créature en un adulte parfaitement indépendant et autonome. Nous commençons par nourrir, changer les couches et prendre nos enfants dans les bras la majeure partie de la journée. Et nous le faisons avec un plaisir surprenant; cela nous rend même heureux. Avec un peu de chance, nous finirons par recevoir ce SMS occasionnel et affectueux que l'on envoie d'une ville lointaine. Un mariage, ou une amitié, qui ressemblerait au début ou à la fin d'une vie de parent serait très étrange, sinon totalement pathologique: les enfants passent d'une dépendance infiniment plus grande que celle de l'amant le plus en manque d'affection, à une indépendance bien plus importante que celle de l'amant le plus distant et le plus détaché.

Au début de la vie d'un enfant, nous contrôlons davantage les détails de sa vie qu'il ne le fait lui-même. La plupart des choses qui arrivent au bébé sont liées au parent ou à la personne qui s'en occupe. Mais si j'ai été un bon parent, je n'aurai plus aucun contrôle sur la vie adulte de mon enfant.

À l'adolescence, cette tension entre dépendance et indépendance se fait particulièrement sentir. Non seulement nos enfants sont devenus indépendants et autonomes, mais ils font également partie d'une nouvelle génération indépendante et autonome par rapport à la précédente. Petite enfance et intimité vont de pair ; nos bébés sont tout proches de nous, au propre comme au figuré. Une fois parvenus à l'âge adulte, nos enfants sont et doivent être devenus des étrangers, des habitants du futur.

Une seconde tension découle de l'amour spécifique que nous portons à nos enfants. Je me soucie de *mes* enfants d'une façon bien particulière. Le bien-être de nos enfants nous importe plus qu'à peu près tout le reste, plus même que le bien-être d'autres enfants ou que notre propre bonheur. Nous sommes, nous devons, même, nous montrer impitoyables lorsqu'il s'agit de le faire valoir. Prenons, par exemple, une mère pauvre dans un quartier difficile qui grappille le moindre sou et économise pour pouvoir envoyer son enfant dans une bonne école privée, une école qui excède largement les moyens de la plupart des autres enfants du quartier. Elle est héroïque, pas égoïste ou stupide.

Mais il s'agit d'un genre d'héroïsme particulier. La conception classique de la politique et de la morale voudrait que les principes moraux et politiques soient universels. Équité, égalité, justice : ces concepts sont censés s'appliquer à tout le monde. L'idée même de loi sous-entend un principe qui

s'applique également à tous. Mais je ne me préoccupe, et ne suis responsable avant tout que de mon propre enfant, bien plus que des enfants en général. Et c'est bien ainsi que les choses doivent se passer.

D'où vient cet engagement particulier? Ce n'est pas seulement une affaire d'affinité génétique. Toute personne ou presque qui s'occupe d'un enfant en viendra à aimer le miracle précis et particulier que celui-ci représente. Comment pouvons-nous faire exister cet amour extraordinairement unique au sein du contexte plus large des politiques publiques d'éducation? Qu'est-ce que cela représente pour ces politiques?

Les paradoxes de l'apprentissage

Un autre ensemble de paradoxes concerne la façon dont les enfants apprennent des adultes. Dans un monde où les études sont un critère de réussite déterminant, une part importante du modèle du *parenting* a pour objectif de faire en sorte que les enfants apprennent plus, mieux et plus vite. Par défaut, ce modèle est celui que suit, en grande partie, le système éducatif. L'idée sous-jacente est la suivante: en enseignant aux enfants ce qu'ils doivent savoir, les adultes déterminent ce qu'ils pensent et comment ils se comportent. Cette conception de l'éducation peut, à nouveau, nous sembler évidente et logique. Pourtant, la science comme l'histoire prouvent que cela ne va pas de soi.

Le premier paradoxe est celui du jeu et du travail. Dire que les enfants apprennent en jouant relève du lieu commun. Mais comment le font-ils, et pourquoi? Par définition, jouer est un élan d'exubérance spontané, qui n'est pas destiné à

l'accomplissement de quoi que ce soit de particulier. Et pourtant, l'omniprésence du jeu au cours de l'enfance suggère qu'il doit sûrement servir une fonction particulière.

De fait, tout le monde ou presque est convaincu que les enfants devraient avoir du temps pour jouer. Mais c'est d'abord le temps du jeu que l'on ampute lorsque l'on commence à réglementer la vie de nos enfants : la récréation est remplacée par des séances de lecture ; des entraînements de foot se substituent à la balle au mur et à la marelle. Le modèle du *parenting* nous suggère une longue liste d'activités que les enfants devraient faire. Entre initiation au mandarin, petits cours de maths et préparation aux examens, les enfants n'ont plus beaucoup de temps pour jouer. Cela nous chagrine, mais nous ne savons pas vraiment quoi faire pour y remédier.

Les systèmes moraux et politiques conventionnels se concentrent exclusivement sur l'austère et sérieuse activité qu'est le travail. Ils se préoccupent de la façon dont les individus et les sociétés doivent penser, s'organiser et agir pour atteindre des objectifs précis. Mais ce qui compte pour les enfants et l'enfance, c'est le jeu. Pourquoi les enfants jouent-ils ? Et quelle valeur devrions-nous attribuer au jeu, non seulement sur le plan personnel, mais encore sur les plans moral et politique ?

Les enfants doivent passer d'un état de dépendance extrême à celui de la plus grande autonomie, tout comme ils doivent apprendre à devenir des individus qui consacrent la majeure partie de leur temps à travailler, alors qu'initialement ils la consacrent au jeu. Cette transformation nécessite que s'opèrent de profonds changements dans les cerveaux et les esprits des enfants. Les parents, ceux qui s'occupent des enfants et les enseignants doivent gérer cette transition de façon à préserver

les bénéfiques du jeu tout en permettant les bénéfiques du travail. Or la principale institution en charge de cette transition, l'école, ne parvient pas tout à fait à accomplir ni l'une ni l'autre de ces missions. Est-il possible de faire mieux ?

Le deuxième paradoxe oppose tradition et innovation. La grande bataille du XXI^e siècle qui se joue entre les écrans et les livres n'est que la plus récente d'une longue guerre. Nous autres êtres humains n'avons jamais eu que cette alternative entre préservation de l'ancien et ouverture à la nouveauté. Cette tension est à l'œuvre depuis très longtemps ; elle n'est pas un simple aspect de notre culture technologique, elle est inscrite dans notre programme évolutif. Les enfants ont toujours été, par nature, en première ligne de cette guerre.

De nombreuses conceptions morales et politiques, notamment classiques et conservatrices, soulignent l'importance de la préservation des traditions et de l'histoire. Prolonger une identité culturelle issue du passé, s'inscrire dans une tradition font profondément partie de la vie humaine, et procurent une certaine forme de satisfaction. Ceux qui prennent soin des enfants leur transmettent des traditions rien qu'en les élevant.

En même temps, l'une des fonctions premières de l'enfance est de permettre l'innovation et le changement. De fait, paradoxalement, il n'y aurait aucune culture ou tradition particulière à transmettre si les hommes qui nous avaient précédés n'avaient rien fait de nouveau. Sans événement inédit, il n'y aurait pas d'histoire. Typiquement, à l'adolescence, les enfants inventent de nouvelles façons de s'habiller, de danser, de parler et même de penser. Comment pouvons-nous valoriser et transmettre notre propre culture et nos traditions, tout en laissant et même en encourageant nos enfants à en inventer de nouvelles ?

La science aborde ces paradoxes de l'amour et de l'apprentissage: de récentes recherches scientifiques, sur lesquelles je m'appuierai, nous aident à comprendre comment l'un et l'autre fonctionnent. La biologie de l'évolution est ainsi en train de déterminer les origines de notre amour pour les enfants et les rôles que jouent, au sein de cet amour, la dépendance et l'indépendance d'une part, le particulier et l'universel d'autre part.

Les sciences cognitives développent de nouvelles façons d'aborder l'apprentissage et proposent un nouvel ensemble de recherches sur la manière dont les enfants apprennent au contact des personnes qui s'occupent d'eux. Même les bébés et les très jeunes enfants sont sensibles aux normes et aux traditions sociales: ils adoptent rapidement celles de leurs parents.

Mais, d'un autre côté, l'une des grandes découvertes de ces dernières années a été de montrer que même les très jeunes enfants peuvent imaginer de nouvelles possibilités et envisager qu'eux-mêmes, et le monde autour d'eux, puissent être tout autres qu'ils ne sont. Parallèlement, de nouvelles recherches prouvent que le jeu contribue à l'apprentissage, et expliquent dans quelle mesure.

En neurosciences du développement, nous commençons à comprendre en quoi les jeunes cerveaux sont différents des vieux. Et nous commençons à comprendre comment s'effectue, sur le plan neurologique, le passage entre l'apprentissage des débuts, fondé sur le jeu, et la capacité plus tardive à planifier des étapes en vue d'atteindre un but.

Toutes ces recherches scientifiques convergent dans une même direction: l'enfance est destinée à être une période de variations et de possibilités, d'exploration et d'innovation, d'apprentissage et d'imagination. C'est particulièrement vrai

de l'enfance humaine, exceptionnellement longue. Mais notre remarquable capacité à apprendre et à imaginer a un coût. Exploration et exploitation, apprentissage et planification, imagination et action ne peuvent exister qu'en quantité inversement proportionnelle.

L'évolution a résolu ce problème en donnant à chaque nouvel être humain des protecteurs, des personnes qui s'assurent que l'enfant peut s'épanouir, apprendre et imaginer, bien qu'il soit si vulnérable. Ces protecteurs transmettent également les connaissances accumulées par les générations précédentes. Et ils peuvent offrir à chaque enfant la possibilité de créer de nouveaux types de connaissances. Ces protecteurs sont les parents, bien sûr, mais aussi les grands-parents, les oncles et les amis, ainsi que tous ceux qui prennent soin des enfants. Tous ces adultes doivent protéger chaque enfant, puis renoncer à lui une fois qu'il est devenu adulte ; ils doivent à la fois rendre possible le jeu et le travail ; ils doivent transmettre les traditions et encourager les innovations. Les paradoxes des parents sont la conséquence de faits biologiques fondamentaux.

La singularité de l'enfance

Je ne proposerai pas de résolution simple à tous ces paradoxes, ni une solution simple aux dilemmes personnels et politiques qui en découlent. Il n'y a pas de façon simple de gérer la transformation qui doit mener d'une dépendance profonde à une indépendance qui l'est tout autant. Il n'y a pas de formule toute faite pour résoudre l'opposition entre le fait que nous n'aimons qu'un enfant précis, et la nécessité de prendre des mesures qui concernent les enfants en général. Il n'y a

pas d'algorithme simple pour mesurer la valeur du jeu et du travail, ou de la tradition et de l'innovation.

Mais nous pouvons au moins essayer d'identifier ces paradoxes, et reconnaître qu'ils excèdent largement le cadre des discussions habituelles sur le *parenting*. Nous devons dépasser le stade qui consiste à ne s'interroger que sur les conséquences, bonnes ou mauvaises, d'une technique particulière de *parenting*. Réfléchir à l'enfance d'une façon plus abstraite, d'un point de vue plus universel et général, peut nous aider à rendre nos débats sur les parents et les enfants plus sérieux et moins conflictuels, plus complexes et moins torturés, plus nuancés et moins simplistes.

Je crois, en effet, malgré tout, qu'il y a une bonne façon d'aborder ces paradoxes, même si nous ne pouvons pas les résoudre. Nous ne devrions pas seulement reconnaître qu'être parent – s'occuper d'enfants – est une relation humaine. Nous devrions reconnaître aussi qu'elle ne ressemble à aucune autre. Nous devrions reconnaître que s'occuper d'enfants ne ressemble à aucune autre des activités humaines qui nous servent habituellement de références. Élever des enfants est une activité unique, qui nécessite et mérite qu'on lui consacre une réflexion scientifique et personnelle spécifique, ainsi qu'un ensemble d'institutions politiques et économiques.

Le cas précis de l'éducation des enfants peut même nous aider à résoudre d'autres questions morales et politiques difficiles. Si les tensions entre dépendance et indépendance, entre particularité et universalité, entre travail et jeu, entre innovation et tradition apparaissent clairement au cours de l'enfance, elles sous-tendent également d'insolubles problèmes d'adultes. Elles influencent la façon dont nous abordons de nombreux sujets,

de l'avortement à la vieillesse, en passant par l'art : ce que nous pouvons tirer d'une meilleure compréhension des enfants peut aussi nous aider à résoudre des problèmes d'adultes.

Nous pouvons donc commencer à réfléchir à cette activité qu'est l'éducation, le soin des enfants, sans tomber dans le borbier de la culpabilité et de la résignation, des manuels de *parenting* et des histoires personnelles, ou dans celui des divisions politiques codifiées qui régissent la majorité des discussions actuelles sur les enfants et les parents. Il nous faut reconnaître que les relations entre les enfants et les personnes qui s'occupent d'eux sont parmi les plus importantes et les plus caractéristiques de toutes les relations humaines.

Le jardin d'enfants

La meilleure des métaphores pour comprendre la relation particulière que nous entretenons avec les enfants n'est pas neuve : prendre soin des enfants s'apparente à s'occuper d'un jardin ; être parent s'apparente à être jardinier.

Selon le modèle du *parenting*, être parent, c'est être menuisier. Certes, il faut faire attention au matériau que l'on est en train de travailler, qui peut influencer sur ce que l'on est en train d'essayer de faire. Mais, pour l'essentiel, le travail consiste à tailler ce matériau afin de le transformer en un produit fini conforme au plan de départ. On pourra juger de la qualité de son travail en regardant le produit fini. Est-ce que les portes sont d'aplomb ? Est-ce que les chaises sont bancales ? Les ennemis du menuisier sont le désordre et la variabilité ; ses alliés se nomment précision et contrôle. On mesure deux fois, on ne coupe qu'une fois.

Lorsque l'on jardine, en revanche, on crée un espace protégé et nourricier afin que les plantes poussent bien. Cela demande un gros effort, que l'on fournit à la sueur de son front : on s'éreinte à creuser ; on passe son temps plongé dans le fumier. Et, comme tous les jardiniers le savent, les plans précis que l'on a en tête sont toujours contrariés. Le coquelicot qui devait être rose pâle est orange fluo ; la rose qui devait grimper sur la clôture s'obstine à ne s'élever qu'à trente centimètres du sol, et l'on n'arrive jamais à vaincre la tavelure, la rouille et les pucerons.

Mais, en horticulture, nos plus grands triomphes et nos joies les plus vives viennent aussi de ces moments où le jardin échappe à notre contrôle, quand la carotte sauvage, cette mauvaise herbe qui envahit tout, apparaît pile au bon endroit, juste devant l'if sombre, quand la jonquille que l'on avait oubliée traverse le jardin pour fleurir en plein milieu des myosotis bleus, quand la vigne qui était censée rester sagement accrochée à la tonnelle se déchaîne, écarlate, à travers les arbres.

En réalité, ces « accidents » sont, en un sens plus profond, le signe d'un bon jardinage. Il y a, c'est sûr, des styles de jardinage dont le but est d'atteindre un résultat précis, comme lorsque l'on fait pousser des orchidées sous serre ou que l'on taille des bonsaïs. Ces styles de jardinage requièrent les mêmes types de savoir-faire et de compétences extraordinaires que la menuiserie la plus fine. En Angleterre, pays de jardiniers, on parle de *hothousing* (« élever en serre ») pour désigner le *parenting* que pratiquent les parents anxieux de la classe moyenne – ce que les Américains appellent, eux, *helicoptering* (« suivre en hélicoptère »).

Mais réfléchissons à ce qu'il faut pour créer une prairie, une haie ou un petit jardin à l'anglaise. Ce qui fait qu'une prairie

est si belle, c'est son désordre : des herbes et des fleurs variées y poussent, fleurissent ou périssent en fonction des circonstances ; il n'y a aucune garantie que telle plante devienne la plus grande, la plus belle, ou la plus persistante. Le bon jardinier s'attache à rendre le sol fertile pour qu'il puisse accueillir tout un écosystème de plantes, de force et de beauté différentes, et dont les faiblesses et les difficultés seront également différentes. Contrairement à une chaise réussie, un jardin réussi ne cesse de changer ; il s'adapte aux changements de conditions climatiques et saisonnières. Ce genre de système, varié, flexible, complexe et dynamique sera plus robuste et s'adaptera mieux à long terme que la fleur de serre que l'on a entretenue avec le plus grand soin.

Un bon parent ne transformera pas les enfants en adultes intelligents, heureux ou qui réussissent. Mais il pourra contribuer à créer une nouvelle génération robuste, résistante et capable de s'adapter, qui sera plus à même de faire face aux variations inévitables et imprévisibles que réserve l'avenir.

Jardiner est une activité extrêmement risquée, souvent bouleversante. Tous les jardiniers connaissent la douleur que l'on éprouve lorsque l'on voit les bourgeons les plus prometteurs se faner contre toute attente. Mais seul un jardin de gazon synthétique et de pâquerettes en plastique garantirait que l'on puisse s'en occuper sans risques et sans douleur aucune.

L'histoire du jardin d'Éden offre une bonne allégorie de l'enfance. Enfants, nous grandissons dans un jardin d'amour et d'attention, un jardin qui, dans le meilleur des cas, est tellement stable et luxuriant que nous, enfants, ne nous rendons même pas compte du travail et de la réflexion nécessaires à son existence. Quand nous devenons adolescents, nous

entrons dans le monde de la connaissance et de la responsabilité, ainsi que dans le monde du travail et de la souffrance, y compris celle qui consiste, au sens propre comme au figuré, à mettre au monde une nouvelle génération d'enfants. Nos vies ne seraient pas complètement humaines sans ces deux phases: le jardin d'Eden et la Chute, l'innocence et l'expérience.

Bien que nos jeunes enfants croient souvent que nous sommes omnipotents et omniscients, nous autres parents avons bien sûr douloureusement conscience d'être totalement dépourvus de tout ce qui pourrait s'apparenter à une autorité ou à un pouvoir divins. Mais les parents au sens propre, c'est-à-dire les parents biologiques, et tous ceux qui s'occupent des enfants sont à la fois les témoins et les protagonistes de cette partie la plus fascinante de l'histoire humaine. Et c'est cela qui fait que cela vaut la peine, en soi, d'être parent.

Notre travail, en tant que parents, n'est donc pas de produire un type d'enfant particulier. Notre travail consiste au contraire à fournir un espace protégé d'amour, de sécurité et de stabilité dans lequel des enfants de tous types, imprévisibles et différents, peuvent s'épanouir. Notre travail n'est pas de façonner l'esprit de nos enfants, mais de le laisser explorer toutes les possibilités que le monde leur offre. Notre travail n'est pas de dire aux enfants comment jouer, mais de leur donner des jouets et de les ramasser quand ils ont fini. Nous ne pouvons pas forcer les enfants à apprendre, mais nous pouvons les laisser apprendre.

1. CONTRE LE *PARENTING*

Il est arrivé une chose curieuse aux mères, aux pères et aux enfants de la fin du xx^e siècle: le *parenting*.

Depuis que les animaux existent, il y a des mères, des pères et leurs petits. Et depuis qu'*Homo sapiens* existe, les mères et les pères, ainsi que les autres membres de l'espèce humaine, se sont particulièrement occupés des enfants. Les mots «mère» et «père» sont aussi vieux que la langue, et le mot «parent» date au moins de la deuxième moitié du x^e siècle*. Le terme «*parenting*», aujourd'hui omniprésent, est apparu, quant à lui, aux États-Unis en 1958, et ne s'est répandu que dans les années 1970³.

D'où vient le *parenting*? Le modèle du *parenting* s'est peu à peu imposé au cours du xx^e siècle, en raison d'une série de transformations sociales bien spécifiques qui ont marqué les États-Unis. Dès lors, «être parent», et plus encore «devenir parent», ont pris un sens très différent de ce que cela signifiait jusqu'alors. Familles plus petites, mobilité accrue, âge plus élevé de la primo-parentalité ont radicalement changé notre façon d'apprendre. Pendant la majeure partie de l'histoire humaine, les êtres humains ont grandi au sein de familles

* NdT. En anglais, *parent*, en tant que nom commun, date, au plus tard, du xiv^e siècle.

nombreuses et élargies, avec beaucoup d'enfants. Ainsi, avant même de devenir parents, la plupart des gens avaient déjà acquis une grande expérience en ce domaine. Chacun avait de nombreuses occasions d'observer d'autres personnes, et pas seulement leurs parents, s'occuper d'enfants : leurs grands-mères et leurs grands-pères, leurs oncles et leurs tantes, leurs cousins plus âgés. Ces sources traditionnelles de sagesse et de compétence – ce qui n'est pas tout à fait la même chose que le savoir-faire – ont largement disparu. Les modes d'emploi, les sites internet et les experts du *parenting* exercent aujourd'hui un certain pouvoir d'attraction parce qu'ils semblent pouvoir combler cette lacune.

Tandis que les familles devenaient de plus en plus petites et éparpillées, et que les individus avaient leurs enfants plus tard, les parents de la classe moyenne passaient de plus en plus de temps à travailler et à faire des études. De fait, la plupart des parents de la classe moyenne suivent des cours et poursuivent une carrière pendant des années avant d'avoir des enfants. Il n'est donc pas surprenant que les études et le travail aient fini par fournir aux parents d'aujourd'hui des modèles éducatifs : on suit des études et on travaille avec un but en tête, et on peut apprendre à être plus performant à l'université et au bureau.

Le succès du modèle du *parenting* n'est donc pas sans raison. Mais cela ne correspond pas à la réalité scientifique. D'un point de vue évolutionniste, les relations entre les enfants et les adultes de l'espèce humaine qui s'occupent d'eux sont extrêmement importantes ; ce sont elles qui, en grande partie, nous définissent en tant qu'êtres humains. Nos capacités humaines les plus caractéristiques et les plus considérables – notre

capacité à apprendre, à inventer, à innover, ainsi qu'à développer des traditions, une culture et une moralité – prennent leurs sources dans les relations entre parents et enfants.

Ces relations sont donc cruciales du point de vue de l'évolution humaine. Mais elles n'ont rien à voir avec l'image que nous évoque le *parenting*. Les parents ne sont pas faits pour modeler la vie de leurs enfants. Au contraire, les parents et ceux qui s'occupent des enfants sont faits pour donner à la génération suivante un espace protégé dans lequel ils peuvent produire de nouvelles façons de penser et de se comporter qui, pour le meilleur ou pour le pire, ne ressembleront aucunement à celles que l'on aura envisagées auparavant. Tel est le schéma que met au jour la biologie de l'évolution. C'est aussi celui qui ressort des études expérimentales en psychologie de l'enfant, comme celles que nous menons dans mon laboratoire.

Cela ne signifie pas que les parents et les autres adultes qui prennent part à l'éducation des enfants n'ont aucune influence sur les enfants. Au contraire, cette influence est aussi profonde que nécessaire. Fournir un contexte sûr et stable qui permet aux enfants de s'épanouir est important, et fort difficile. Après tout, être un parent, même mauvais, demande un investissement en temps, en énergie et en attention, bien plus grand que toute autre relation humaine, et ce de loin. Je dis bonjour à mon mari le matin, le laisse seul toute la journée, prépare le dîner, et passe une heure ou deux à l'écouter et à discuter avec lui le soir. Il fait la même chose pour moi (et nettoie la cuisine, ce qui est plus difficile que de la faire). Tout cela fait de moi une bonne épouse, mais, vis-à-vis de mon véritable «bébé chéri», un tel comportement s'apparenterait à de la maltraitance criminelle. Les adultes qui s'occupent d'enfants

n'influencent pas seulement la vie des enfants : sans eux, les enfants ne pourraient pas vivre du tout.

Il est néanmoins très difficile d'établir le moindre lien empirique fiable entre ce qui varie un tant soit peu au niveau de l'action des parents – ces petits détails sur lesquels le *parenting* met l'accent – et les traits de caractère qui en découlent chez leurs enfants une fois parvenus à l'âge adulte. Il n'y a guère de preuves pour affirmer que les choix conscients de dormir ou non avec ses enfants, de les laisser pleurer jusqu'à épuisement ou de les endormir dans les bras, de les forcer à faire des devoirs supplémentaires à la maison ou de les laisser jouer, aient des effets assurés et prévisibles à long terme sur les adultes que deviendront ces enfants. D'un point de vue empirique, le *parenting* est un attrape-nigaud⁴.

Bien sûr, ces faits scientifiques ne comptent pas forcément. En tant qu'êtres humains, notre héritage évolutionniste inclut, et c'est essentiel, une capacité à le renverser ou à le réviser. Même si le *parenting* est une invention culturelle récente, il pourrait être bénéfique et efficace. Bien qu'il soit terriblement difficile de bien faire, et que cela n'ait que des effets minimes, nous pourrions tout de même trouver que le jeu en vaut la chandelle. Après tout, la démocratie, autre invention culturelle récente, est « la pire forme de gouvernement à l'exception de toutes les autres », et le fait que le divorce soit si répandu ne nous fait pas douter de la valeur du mariage (ou très peu...). Le critère pour juger du *parenting* devrait être de savoir si ce modèle a permis d'aider les enfants à s'épanouir.

Or, en réalité, le *parenting* est une très mauvaise invention. Il n'a pas amélioré la vie des enfants et des parents ; et sous certains aspects, il l'a même sans doute rendue pire. Essayer

de façonner leurs enfants pour en faire des adultes méritants est devenu, pour les parents de la classe moyenne, une source intarissable d'anxiété, de culpabilité et de frustration. Et, au-dessus de la tête des enfants, un nuage d'attentes angoissantes est apparu, qui stagne...

Les parents de la classe moyenne sont rongés par cette injonction pressante à devenir experts en *parenting*. Ils vont jusqu'à dépenser des milliards de dollars en conseils et en équipements⁵. Pourtant, dans le même temps, les institutions sociales des États-Unis, ce grand pays où le *parenting* est né, soutiennent moins les enfants que n'importe quel autre pays développé. Aux États-Unis, là où tous les livres sur le *parenting* se vendent, on observe les taux de mortalité et de pauvreté infantiles les plus élevés du monde développé⁶.

L'essor du *parenting* fait beaucoup penser à ce qui est arrivé en Amérique du côté de la nourriture, à peu près au même moment. Ce que Michael Pollan a désigné comme « le dilemme de l'omnivore⁷ ». Par le passé, nous apprenions à nous nourrir grâce à la transmission des traditions culinaires. Nous mangions des quiches, des pâtes ou des raviolis chinois parce que nos mères en cuisinaient, et elles cuisinaient ainsi parce que leur mère le faisait avant elles. Ces traditions, nombreuses et variées, menaient toutes à des résultats raisonnablement sains. Au xx^e siècle, et particulièrement au xx^e siècle de la classe moyenne américaine, l'érosion de ces traditions a entraîné l'apparition d'une culture de « nutrition » et de « régimes », qui a de nombreux points communs avec celle du *parenting*.

Dans les deux cas, les traditions ont été remplacées par des prescriptions. Ce qui relevait jadis de l'expérience relève désormais de l'expertise. Ce qui était alors simplement une

manière d'être, ou, selon les mots du philosophe Ludwig Wittgenstein, une forme de vie, est devenue une forme de travail. Ce qui était autrefois un acte spontané et aimant est devenu aujourd'hui un plan de gestion.

Pour les chercheurs spécialistes de l'évolution, cuisiner est aussi essentiel pour notre survie que l'éducation des enfants⁸. Et pourtant, les considérations évolutives et les recherches scientifiques montrent que décider sciemment de « faire un régime », de contrôler ce que l'on cuisine ou ce que l'on mange, n'a, au mieux, qu'un effet minime. En réalité, l'explosion du phénomène des régimes et des conseils nutritionnels a coïncidé avec une explosion du phénomène de l'obésité⁹.

Le paradoxe fondamental est similaire : cuisiner et s'occuper d'enfants sont deux activités humaines caractéristiques, essentielles et distinctives ; notre espèce ne pourrait survivre sans elles. Mais plus nous cuisinons et mangeons avec l'intention délibérée d'être plus sain, plus nous élevons nos enfants pour en faire des adultes heureux qui réussissent, moins nous et nos enfants ne semblons devenir sains et heureux.

La surproduction de livres sur le *parenting*, et de livres de régime, devrait en elle-même être un signe de leur futilité : si l'un d'entre eux marchait vraiment, son succès devrait entraîner la faillite de tous les autres. L'écart entre les buts privés et les politiques publiques, évident dans le domaine de la nourriture, est un gouffre sans fond dans le cas des enfants. Une société obsédée par les régimes possède le taux d'obésité le plus élevé ; une société obsédée par le *parenting* a le taux de pauvreté infantile le plus important.

Le problème, c'est que nous ne pouvons pas faire rentrer le génie dans la lampe. Une fois que la continuité des traditions

| | |
|---|-----|
| <i>Les coûts de l'engagement</i> | 115 |
| <i>L'amour et le parenting</i> | 117 |
| 4. APPRENDRE EN OBSERVANT | 119 |
| <i>Les petits acteurs</i> | 122 |
| <i>Le mythe des neurones miroirs</i> | 124 |
| <i>La naissance de l'imitation</i> | 129 |
| <i>En apprendre sur le monde</i> | 131 |
| <i>Quand les enfants sont meilleurs que les adultes</i> | 137 |
| <i>Surimitation</i> | 140 |
| <i>Rituels</i> | 144 |
| <i>L'imitation à travers les cultures</i> | 148 |
| <i>Faire des choses ensemble</i> | 150 |
| 5. APPRENDRE EN ÉCOUTANT | 153 |
| <i>Apprendre grâce au témoignage des autres</i> | 155 |
| <i>Être sûr de soi</i> | 158 |
| <i>Qui allez-vous croire ?</i> | 159 |
| <i>Raconter des histoires</i> | 164 |
| <i>Questions et explications</i> | 173 |
| <i>Pourquoi demander pourquoi ?</i> | 177 |
| <i>La question essentielle</i> | 181 |
| <i>Laisser le gars se débrouiller</i> | 191 |
| 6. LE TRAVAIL DU JEU | 195 |
| <i>Les rats chahuteurs</i> | 199 |
| <i>Mettre son nez partout</i> | 203 |
| <i>Popper et les perles</i> | 208 |
| <i>Faire semblant</i> | 212 |
| <i>Les bébés de Bayes</i> | 214 |
| <i>Différents types d'esprits</i> | 220 |
| <i>Robots dansants</i> | 223 |
| <i>Au-delà de Miss Havisham</i> | 226 |

| | |
|---|-----|
| 7. GRANDIR | 233 |
| <i>Apprentissage</i> | 239 |
| <i>Compétences scolaires</i> | 244 |
| <i>Penser différemment</i> | 247 |
| <i>Trouble du déficit de l'attention</i> | 251 |
| <i>Scolarité et apprentissage</i> | 255 |
| <i>Dans la cour de récréation</i> | 257 |
| <i>Les deux systèmes de l'adolescence</i> | 262 |
| | |
| 8. L'AVENIR ET LE PASSÉ : | |
| LES ENFANTS ET LA TECHNOLOGIE | 273 |
| <i>Le cerveau lecteur</i> | 280 |
| <i>Le monde des écrans</i> | 286 |
| <i>L'Éden et Mad Max</i> | 288 |
| <i>Le cliquet technologique</i> | 290 |
| <i>La ville de la Toile</i> | 295 |
| <i>Que faire ?</i> | 297 |
| | |
| 9. LA VALEUR DES ENFANTS | 301 |
| <i>Liens privés et mesures publiques</i> | 309 |
| <i>Trouver l'argent</i> | 311 |
| <i>Les vieux et les jeunes</i> | 319 |
| <i>Travail, jeu, art, science</i> | 322 |
| | |
| CONCLUSION | 327 |
| | |
| NOTES | 331 |
| | |
| INDEX | 339 |
| | |
| BIBLIOGRAPHIE | 349 |
| | |
| REMERCIEMENTS | 379 |